

BUREAUX : RUE NAIN, 4

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 4; à Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Chaussée; à Paris, chez MM. Havas, Laffitte-Ballier, & Cie, place de la Bourse, 8; à Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 47, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 14, 6 45, 7 53, 8 32, 9 23, 11 41, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35. s. Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 0.

BOURSE DE PARIS

DU 3 MARS	
3 1/2	59 40
4 1/2	86 35
Emprunt 1872 (5 0/0)	93 70
Emprunt 1871	93 75
DU 4 MARS	
3 1/2	59 65
4 1/2	86 75
Emprunt 1872 (5 0/0)	94 00
Emprunt 1871	94 00

ROUBAIX, 4 MARS 1874

BULLETIN DU JOUR

L'Officiel publie des décrets convoquant pour le 29 mars les électeurs des départements de la Gironde et de la Haute-Marne, à l'effet de pourvoir aux sièges de député vacants à l'Assemblée nationale.

Si la misère résultant de la stagnation des affaires est profonde, le dévouement de la bienfaisance est heureusement à la hauteur des exigences de la situation; à Lyon, les concerts de bienfaisance, organisés sur l'initiative et sous le patronage de l'autorité, se succèdent sans intervalle.

A Paris, la souscription à l'œuvre des fourneaux économiques s'élève à près de 300,000 fr. On avait calculé que 200,000 fr. feraient vivre l'œuvre jusqu'au mois de mai et le public a dépassé ce chiffre de près d'un tiers.

D'autre part, on avait calculé que les 100,000 fr. de M. Debrousse suffiraient au dégageant de tous les matelas déposés au Mont-de-Piété. Ajoutons que le Figaro vient d'ouvrir une nouvelle souscription pour dégraver les draps et les couvertures. Les pauvres ne sont donc pas oubliés.

Nous voudrions ne jamais faire intervenir la politique dans de semblables questions, mais il nous est bien difficile d'échapper à nos préoccupations habituelles, et de ne pas remarquer que toutes ces œuvres charitables sont entreprises et alimentées par ces classes de la société que des rhéteurs ineptes et coupables représentent au peuple comme des ennemis. Il est un argument auquel les radicaux recourent volontiers, c'est celui qui consiste à faire remarquer qu'ils ont parmi eux des millionnaires, et que par conséquent les richesses n'empêchent point d'être partisan de la révolution. Eh bien! pourquoi le nom des millionnaires de la gauche ne figure-t-il jamais sur les listes de bienfaisance? Quand il s'agit de faire faire au peuple quelques-unes de ces folies dont il paye le premier les frais, les radicaux sont tous à leur poste. S'agit-il de secourir efficacement ce peuple, il n'y a plus personne; on laisse aux conservateurs le soin de panser les blessures et de secourir les misères dont on est la cause.

M. Garnier a décliné hier le projet de surtaxe des alcools. M. Bocher a combattu ce projet, en disant qu'il ne fallait pas se ménager des déceptions en demandant à l'alcool plus qu'il ne peut donner. Le discours de M. Bocher a été

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 3 mars. Les membres de la majorité dans l'Assemblée et le gouvernement se montrent très préoccupés des résultats des deux nouvelles élections. Le Rappel a soin de faire observer que, sur 14 élections qui ont eu lieu depuis le 24 mai 1873, les républicains en ont obtenu 13. La seule candidature conservatrice qui ait triomphé, celle de M. Sens, dans le Pas-de-Calais, appartient au parti bonapartiste. La République française fait surtout honneur à M. Thiers des succès de M. Lepetit dans la Vienne.

Les feuilles radicales ont donc bien soin de constater que le suffrage universel condamne le gouvernement du 24 mai.

S'il est vrai, comme je vous l'écrivais hier, que les conservateurs ont pu, dans les deux dernières élections, tenir plus sérieusement tête au radicalisme, il finira cependant par se rendre maître de la représentation nationale et du gouvernement, malgré l'institution du septennat. La majorité, pendant qu'elle existe encore, le maréchal de Mac-Mahon et les ministres, feront bien de réfléchir à tous les dangers de cette situation. L'impuissance du septennat à empêcher le triomphe des candidats radicaux doit prouver aux plus aveugles et aux plus endurcis que le temps des expédients est passé et qu'il faut en revenir, de toute nécessité, sous peine de mort, aux institutions nationales de la monarchie.

Le gouvernement avait pris son parti de l'élection du citoyen Ledru-Rollin, mais il a éprouvé un vif mécontentement au sujet de l'élection de M. Lepetit dans la Vienne. L'irritation est très vive dans les hautes sphères officielles, contre M. Ernoul, accusé d'avoir conseillé la conduite des légitimistes, dont l'abstention a fait échouer la candidature de M. de Beauchamp.

Le Pays a été menacé, dit-on, de suspension à cause d'un article sur les affaires d'Allemagne.

On annonce, que le journal le Soir va passer de nouveau entre les mains des théristses, sous la direction de M. Pessard, ce qui déplaît beaucoup au gouvernement.

J'appelle votre attention sur le fait suivant signalé par les journaux Anglais et qui répond à la lettre de l'empereur Guillaume contre l'Eglise catholique. Le 25 février, une discussion s'est élevée à l'Union de Cambridge au sujet d'une motion proposée par M. Ross (Christ collège), et ainsi conçue:

« Cette assemblée condamne la politique du prince de Bismark à l'égard des catholiques d'Allemagne, comme opposée aux principes de la liberté religieuse. »

En réponse, M. Jameson, (Trinity-college), a proposé une motion ainsi rédigée:

« La ligne de conduite suivie par le prince de Bismark est justifiée par l'attitude des nations environnantes vis-à-vis de l'Allemagne. »

Après un long débat, la motion de M. Rose a été mise aux voix et adoptée par 67 oui contre 53 non.

Ce résultat prouve, disent les journaux anglais, que le grand meeting présidé récemment à Saint-James-Hall par le duc de Norfolk (et en comparaison duquel le meeting Russel n'était qu'un jeu d'enfants) est loin d'être une manifestation isolée, et que la majorité des protestants anglais éclairés n'est rien moins que sympathique aux mesures prises contre le clergé catholique allemand.

Quand nous voyons dans ce siècle tant de personnages politiques et littéraires, qui avaient fait honneur à notre pays, trahir ses plus cher intérêts, en se laissant entraîner par le courant des idées les plus malsaines, il faut rendre hommage à ces nobles caractères qui, tout en payant un certain tribut aux erreurs de leur temps, ont terminé leur glorieuse carrière au service de la vérité. Tel a été le général de Lamoricière. M. Keller, le digne et courageux député du Haut-Rhin, a donc été bien inspiré en nous racontant la vie militaire, politique et religieuse du général de Lamoricière.

Cet attaché récit est appuyé sur des témoignages irréductibles, et principalement sur la correspondance du général. C'est presque toujours lui qui parle dans ces deux volumes. Tout français qui croit encore en son pays, puisera dans l'exposé de cette belle existence des forces pour le présent et des lumières pour l'avenir. Homme de foi, commandant les volontaires de l'Alsace pendant la guerre de 1870, M. Keller possédait toutes les qualités nécessaires pour écrire la vie du général Lamoricière. Les deux volumes publiés chez Poussielgue frères sont ornés d'un portrait et d'une lettre autographe du général, des cartes de l'Algérie, des états pontificaux, du combat de Castelfidardo et d'Ancone. C'est une des publications les plus utiles à propager.

DE SAINT-CHÉRON.

On lit dans le Progrès, journal bonapartiste de la Charente inférieure:

« Nous qui sommes LES DÉFENSEURS DU SEPTENNAT — tel qu'il est, durant ce qu'il peut durer officiellement pour la France — nous prédisons à M. de Broglie qu'avant dix-huit mois il sera rallié à Napoléon IV, ou il ne sera rien — car le septennat c'est le conservatoire de l'Empire. »

On dément, dans les cercles légitimistes de Paris le bruit mentionné hier, par un journal, d'une maladie grave du comte de Chambord.

Une protestation à l'Assemblée nationale se signe depuis hier dans les quartiers avoisinant les Tuileries contre le vote émis par le conseil municipal de Paris, au sujet du percement du jardin des Tuileries.

Notre confrère du Courrier du Havre, M. Etienne Mouttet, vient d'avoir un très-joli mot, à l'occasion de la loi des maires. L'ancienne municipalité du Havre, datant du 4 septembre, ayant été chargée par M. de Broglie, et M. de la Robilardière, ancien lieutenant de vaisseau, remplaçant à la mairie M. Guillemard, le Havre crut être fort spirituel en qualifiant la nouvelle municipalité de municipalité de Carême. Le Courrier du Havre a riposté aussitôt: Le mot de notre confrère est assez peu flatteur pour la municipalité républicaine qui s'en va, car une municipalité de Carême doit naturellement succéder à une municipalité de Carnaval.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

On écrit de Mulhouse: C'est à la fin de ce mois, dans quelques jours par conséquent, que devront rentrer en France les dernières pièces de tissus admissibles en Alsace pour y recevoir un complément de main-d'œuvre.

À partir de ce moment, nos établissements d'impressions verront ceux de leurs produits qui sont destinés au marché français, frappés d'un plein droit de 15 0/0 à l'entrée. Il n'est pas douteux que la vente de nos impressions courantes ne souffre de cette entrave, et il ne nous semble pas moins certain que la filature et le tissage alsaciens n'y trouveront pas les avantages qu'ils paraissent s'en promettre.

Comme il ne dépend pas de l'impression d'imposer ses prix pour les genres courants, il y aura aggravation de notre situation, quant à cette branche importante du travail, et c'est la Suisse plus que l'Alsace qui profitera, dans une certaine mesure, de l'absence des tissus écorés français; reste encore à savoir si elle pourra faire des prix assez bas pour compenser la plus grande partie du droit à payer et permettre à Mulhouse de faire concurrence à Rouen et à l'Angleterre sur le marché français.

La comparaison des cotes d'Epinal et de Mulhouse pour les trois mois de décembre, janvier et février, montre que la filature se trouve dans une situation bien meilleure en France qu'en Alsace, et que la protection n'y est pas un vain mot; l'écart des prix qui, en décembre, n'est que de 7 c. par kilogramme de filés, y est en janvier de 13 à 15 c., et en février de 20 centimes, soit 6 à 7 0/0 pour atteindre, avant peu sans doute, la quotité complète du droit.

Pendant même intervalle, le T.-O. Lousiane, coté 111, 110, 109, 107 en décembre tombe à 99 en janvier et février, soit une baisse de 11 0/0 dont la filature française des numéros ordinaires profite en plein, puisque ces prix, à l'inverse des nôtres, montent plutôt qu'ils ne baissent dans ce même intervalle.

Pour les tissus, l'écart des prix français et alsaciens flotte entre 6 et 10 0/0 à l'avantage des premiers. Il est de 10 0/0 (ou 3 centimes) sur les sortes ordinaires qui comportent peu de façon, et de 7 0/0 sur les percales et tissus lourds.

L'existence à Epinal de prix supérieurs aux nôtres prouve, selon nous, tout autant l'influence du tarif protecteur que le rétablissement prochain de l'équilibre entre la consommation et la production rompu pendant une période assez longue par des importations considérables et exagérées de filés étrangers.

Une ère bien meilleure s'ouvre dès lors à la filature française, tandis que nous ne la voyons pas poindre encore pour la filature alsacienne. Il est cependant, une circonstance dont l'effet n'a jamais manqué d'exercer une très-grande influence sur l'industrie cotonnière: nous voulons parler des prix modérés du coton. L'emploi des tissus lourds grandit considérablement par le bon marché de la matière première, et ils font, sous cette forme plus solide et plus durable, une concurrence beaucoup plus sérieuse que d'ordinaire aux tissus de lin ou à la laine.

ÉTRANGER

ESPAGNE. — Bilbao est tombé au pouvoir des carlistes. Les royalistes de France salueront avec enthousiasme cette nouvelle victoire d'une armée qui, forte de son droit et

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 5 MARS 1874.

— 17 —

Le Choix de Suzanne

PREMIÈRE PARTIE

X. — (Suite)

A l'accent de son père, Adhémar comprit qu'il n'avait rien à répliquer; il hasarda quelques timides objections, que le comte prit à peine le temps d'écouter, et il dut faire à la hâte ses préparatifs de départ.

Dans toute autre circonstance, le jeune homme eût été ravi de ce voyage qu'il désirait depuis longtemps, mais il contrariait tellement sa passion naissante qu'il en éprouva une profonde déception. En vain il chercha à voir Suzanne, il ne put la rencontrer; il eût voulu pouvoir lui parler, car il ne lui avait encore rien dit; fallait-il donc partir sans lui révéler son amour, la laissant même ignorante de l'impression profonde que sa vue produisait en lui? Partir sans lui jurer une foi éternelle, sans lui demander un aveu, ou tout au moins une espérance?...

Tout à cette idée, Adhémar se préoccupait peu de sa cousine; ce ne fut qu'au moment du départ, en ne la voyant pas près de sa mère à laquelle il disait adieu, qu'il se souvint d'elle et la demanda.

« Renée est souffrante, elle repose, je n'ai pas voulu la réveiller, » répondit un peu brièvement Mme de Vérygny qui sentait les larmes monter de son cœur à ses yeux: l'indifférence du jeune homme pour son enfant chérie la blessait cruellement. — « Je me chargerai de tes adieux pour ta cousine, » ajouta-t-elle.

Adhémar ignorait l'involontaire indiscretion de la pauvre Renée: il ne pouvait supposer qu'on connût son secret, il pensait à Suzanne; aussi n'exprimait-il que quelques regrets.

Ce fut avec mille précautions et des tendresses infinies que la baronne apprit à Renée le départ précipité de son cousin.

La jeune fille fondit en larmes: elle aimait profondément, sincèrement, et cette séparation, la première, qui détruisait tous ses rêves, déchirait brusquement son cœur, la veille encore rempli des joyeuses illusions de l'enfance.

Peu à peu à ce violent désespoir avaient succédé l'affaissement et la langueur; sa nature était un peu molle et son tempérament délicat, elle n'eût pas de force à lutter contre elle-même, elle subissait la douleur sans réagir contre elle; aussi sembla-t-elle se résigner doucement. Ses lèvres reprirent leur sourire plus mélancolique qu'autrefois, ses petits doigts firent résonner son piano, ses livres favoris se retrouvèrent sous la main, et, suivant le con-

seil du bon curé, elle se décida à aller rejoindre Suzanne au chevet de la mère Gervais.

Elle avait bien réfléchi, la pauvre Renée; elle n'en voulait presque plus à son amie; elle comprenait que Suzanne était la cause involontaire de sa douleur, que toute autre à la place de Mlle Gervais se fût emparée d'un cœur ingrat qui ne l'avait jamais aimée, qui dédaignait et brisait sans pitié son amour; cependant, — et il était impossible qu'il n'en fût ainsi, — tout en reconnaissant l'innocence de Suzanne, Renée conservait un peu de rancune et d'envie contre celle que son cousin lui avait préférée.

Lorsque les deux jeunes filles se retrouvèrent ensemble, ce fut Mlle Gervais qui se précipita la première en tendant les bras à Renée; Suzanne ignorait le secret de son amie, elle l'avait su souffrante, elle la voyait rétablie; elle l'embrassait avec effusion, sans comprendre le léger embarras, l'air contraint et presque froid de Mlle de Vérygny.

« Qu'as-tu, Renée? lui demanda-t-elle. M'en veux-tu de n'avoir pas été te trouver pendant que tu étais malade? Certes, ce n'est pas le désir de te voir qui m'a arrêtée, mais je ne sais pourquoi M. le curé m'en a empêchée, je n'ai pas osé lui désobéir. J'ai eu tort, si tu ne m'aimes plus. »

Renée, sans lui répondre, la regarda tristement.

« J'ai été savoir de tes nouvelles chaque jour, continua Suzanne: on m'a dit

hier que tu allais tout-à-fait bien: es-tu donc plus souffrante aujourd'hui? » Renée ne répondit pas encore; elle se contenta de secouer sa jolie tête blonde.

« Mon Dieu! que je suis folle et inconséquente! s'écria Suzanne; pardonne-moi, amie: j'oubliais que ton cousin est parti... »

— Je t'en prie, ne parlons pas de mon cousin, » dit lentement Renée dont le pâle visage s'empourpra.

Mlle Gervais ne répliqua point et ne devina qu'une chose: le départ d'Adhémar affligeait cruellement la jeune fille, pourquoi donc ne voulait-elle pas en parler?

Suzanne respecta la douleur et le silence de Mlle de Vérygny; mais son bonheur à elle, qu'elle allait trahir avec tant de vivacité, car il débordait de son âme, elle dut le taire aussi. Elle comprit qu'il blesserait la pauvre petite, qu'une peine profonde rendait égoïste; elle fut douce et tendre et s'étudia avec une délicatesse charmante à cacher sa joie, à refouler son expansion.

Entre ces deux enfants que rien jusqu'alors, pas même la différence de fortune et de position, n'avait séparé, un abîme se creusait tout-à-coup; ni l'une ni l'autre n'en pouvait mesurer la profondeur.

Suzanne parce qu'elle en ignorait la cause, et Renée parce qu'elle ne raisonnait pas sa jalousie et son égoïsme.

Les derniers jours de l'automne s'é-

coulerent tristes et froids pour la jeune fille du château, heureux et gais pour Suzanne.

La nature agit puissamment sur nous, nous subissons ses rayonnements, mais elle est aussi le reflet de nos impressions. Le même ciel sans nuage, le même soleil, le même paysage parlent différemment à l'âme, selon la douleur ou la joie du moment. Tandis que Renée tressaillait au bruit d'une feuille se détachant de l'arbre, Suzanne faisait craquer en souriant le bois mort sous ses pieds, et glissait légèrement sur l'herbe desséchée.

Au commencement de l'hiver, le lendemain de la Noël, le château en partie dépeuplé devint entièrement solitaire; ses derniers habitants le quittaient, comme chaque année à la même époque, pour aller passer six mois à Paris. Rester ou partir avait été indifférent à Renée, qui pleurait autrefois en disant adieu à Suzanne et souriait presqu'aussitôt dans la voiture qui l'emmenait, tant le déplacement est une joie enfantine. Elle semblait ne plus s'intéresser à rien; pourvu qu'elle fût auprès de sa mère à laquelle elle s'attachait comme une ombre, peu lui importait Luçay ou Paris.

Suzanne était au fond trop heureuse pour s'affliger démesurément; jamais hiver ne lui sembla moins triste et moins long; habituée à supporter le froid comme la plus robuste paysanne, elle engloutissait en riant ses petits pieds